Document généré le 16 avr. 2024 15:04

Histoire Québec

Pierre Morpain, capitaine du port de Louisbourg

Claude Massé

Volume 9, numéro 3, février 2004

L'Acadie 1604-2004

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1050ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Fédération des sociétés d'histoire du Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)
1923-2101 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Massé, C. (2004). Pierre Morpain, capitaine du port de Louisbourg. *Histoire Québec*, *9*(3), 14–18.

Tous droits réservés © La Fédération des sociétés d'histoire du Québec, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

UN CORSAIRE VENU DE BLAYE

Pierre Morpain, capitaine du port de Louisbourg

Par CLAUDE MASSÉ

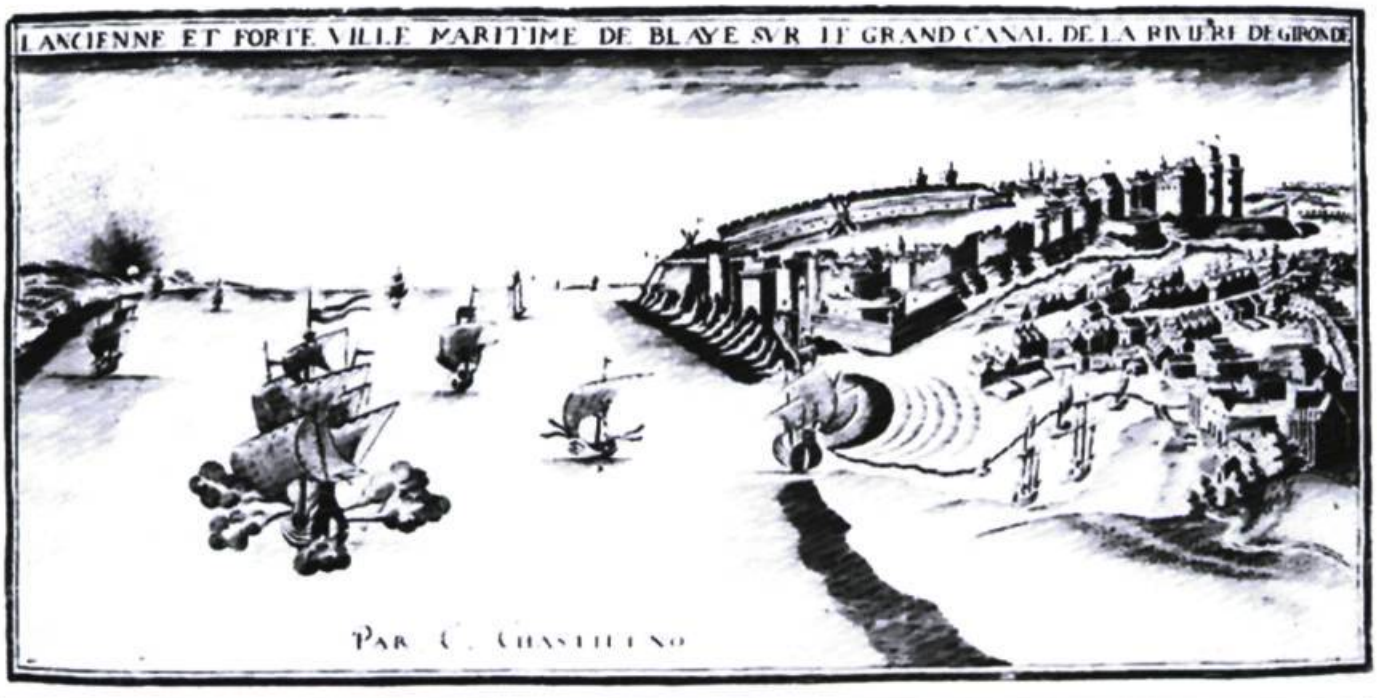
De BLAYE, sur la rive droite de la Gironde, sont déjà partis quelques contingents de militaires pour Québec (Voir Histoire Québec ***de mars 2001). Après 1755, on avait envisagé la possibilité d'y accueillir des Acadiens. Mais déjà dans le cours du XVIII[e] siècle, un personnage fort pittoresque et citoyen de Blaye avait fait parler de lui en Acadie et particulièrement à Louisbourg. Ce sont des bribes de son histoire que raconte dans les pages qui suivent le professeur Claude Massé. C'est en furetant dans de vieilles parutions des*** Cahiers du Vitrezais ***que j'ai pris connaissance de ce récit. Ces cahiers sont en réalité la «***Revue archéologique, historique et littéraire des Hauts de Gironde***» et sont édités par une association dont j'ai été membre pendant de nombreuses années. Ce texte est extrait d'une conférence prononcée par l'auteur, à Blaye, en mai 1979. Par ailleurs, ceux et celles qui connaissent les deux citadelles de Louisbourg et de Blaye auront certainement remarqué quelques ressemblances entre les deux constructions: elles portent toutes deux l'empreinte du grand ingénieur que fut Vauban.*** GB

Le XVIII[e] siècle fut un âge d'or pour les corsaires. La mer des Caraïbes était pour eux un pôle d'attraction puissant. Les guerres coloniales, qui se succédaient régulièrement, permettaient à beaucoup de s'enrichir et à quelques-uns de laisser leur nom dans l'histoire. Ce fut le cas de Pierre Morpain, corsaire blayais, dont la carrière, par un singulier hasard, se déroula entre la perte de l'ancienne Acadie et la première chute de Louisbourg.

Issu d'une grande lignée

Pierre Morpain était né à Blaye le 2 février 1686, dans une famille de marchands qui avait déjà et qui devait continuer à donner à la ville des jurats et des notables. À vrai dire, son père, Jacques Morpain, bourgeois et marchand, ancien jurat, n'était blayais que de fraîche date. La famille semble originaire du Bordelais et du Libournais.

Bien que la preuve formelle n'ait pu être trouvée, plusieurs arguments laissent à penser qu'il appartenait à une lignée qui avait déjà donné un certain nombre de personnages connus, depuis François Morpain, maître imprimeur à Bordeaux au milieu du XVI[e] siècle, le premier à utiliser les caractères romains, jusqu'à Marc, capitaine de navire, qui se distingua pendant la Fronde en bombardant les épernonistes retranchés à Podensac depuis une galiotte à laquelle il avait fait remonter le cours de la rivière, et en aidant le marquis de Sauveboeuf qui tentait, par ses harangues, de soulever le peuple de Bordeaux. Marguerite Audoire, par contre, la femme de Jacques, la mère de notre corsaire, était de vieille souche blayaise. Son père avait été jurat, un de



ses grands-pères, notaire, un de ses arrières grands-pères, maire.

Jacques Morpain dut mourir alors que Pierre était encore un enfant. Est-ce pour cette raison qu'il commença très jeune à naviguer? Sans doute fit-il preuve de qualités solides car dès 1703 on lui confiait son premier commandement.

Il est alors à Saint-Domingue, on lui donne pour mission de mener l'*Intrépide* à la poursuite des Anglais dans la mer des Caraïbes. Il a vingt ans. Ses succès furent étonnants et expliquent certainement l'indépendance de caractère dont il fit toujours preuve. C'est elle qui le fit entrer en contact avec l'Acadie. Celle-ci connaissait alors de grandes difficultés. Une fois de plus elle était en guerre contre ses voisins anglais. Mais cette fois-ci, les colons du Massachussets avaient décidé d'en finir et de faire leur la colonie française définitivement, par droit de conquête. Les Acadiens avaient alors un gouverneur énergique, Subercase, qui prit les mesures nécessaires à une résistance efficace. Mais la guerre, c'était aussi le blocus économique. Or, sur ce plan, les Acadiens étaient très dépendants du courant qui s'était établi avec les colons anglais.

Corsaires, oui, mais pour une juste cause

Pêcheurs et marchands de la Nouvelle-Angleterre débarquaient régulièrement dans les ports français. Les commerçants acadiens allaient s'approvisionner à Boston, d'autant plus facilement que depuis la paix de Ryswick, les voyages étaient moins périlleux. Après le blocus économique, toutes les commodités que les Acadiens recevaient habituellement de Boston, cessèrent d'arriver. La situation aurait pu être désastreuse pour l'Acadie car la France, elle-même en difficulté, ne pouvait aider sa colonie. Elle fut en mesure de tenir et de résister au moins pendant quelques années, grâce à l'aide un peu inattendue que lui apportèrent les corsaires des Caraïbes, attirés par l'appât du gain. Plusieurs étaient originaires du Sud-Ouest de la France, comme Bernard-Anselme d'Abadie de Saint-Castin, Pierre Maisonnat, Pierre Morpain, qui devait devenir le plus célèbre.

Maître après Dieu sur son navire, au cours de l'été 1705, il part de son propre chef vers les côtes de la Nouvelle-Angleterre, rencontre l'ennemi, s'empare d'une frégate chargée de vivres et d'un navire chargé d'esclaves. C'est avec eux qu'il fait son entrée dans la rade de Port-Royal. On est en 1707. Deux mois plus tôt, la ville avait subi un rude assaut, qu'elle avait repoussé après un siège ayant épuisé ses provisions. C'est dire que Morpain fut accueilli comme l'envoyé de la Providence. Il n'était pas là depuis une semaine que les Anglais revenaient. Ils sont encore repoussés. Le gouverneur Subercase, dans son rapport au ministre de la Marine, dit le rôle important que joua alors Morpain. Lorsqu'il repartit, il laissa aux Acadiens une grande quantité de farine.

On le retrouve en Acadie deux ans plus tard, en 1709. Il commande alors le *Marquis de Choiseul*, vaisseau appartenant au gouverneur de Saint-Domingue, François-Joseph de Choiseul-Beaupré. Il trouve une population inquiète, de plus en plus mal approvisionnée. Depuis trois ans, la France n'avait pas ravitaillé sa colonie. Morpain prend la mer, coule les vaisseaux ennemis, capture ceux qui étaient chargés de vivres et les ramène à Port-Royal. En une seule sortie de dix jours, il réalise l'exploit, dont le souvenir est resté, de couler quatre bâtiments anglais et de ramener neuf prises. C'est à cette époque que la légende du «terrible Morpang» a commencé à se répandre chez les Anglais.

On conçoit que Subercase ait essayé par tous les moyens de le retenir, allant jusqu'à l'inciter à prendre femme en Acadie. Il la choisit dans une famille illustre. Aussi bien au Québec qu'en Acadie, les Damours de Chauffours, une famille dont plusieurs des membres, et notamment le beau-père de Morpain, avaient défrayé la chronique par leurs aventures galantes. Ce mariage orienta certainement la suite de sa carrière.

Il lui fallait tout de même regagner son poste. Comme les Anglais semblaient moins menaçants, il laissa quelques hommes sur place et revint à Saint-Domingue. Choiseul manifesta son mécontentement. Il ne lui avait pas confié son navire pour qu'il le mette au service de l'Acadie. Est-ce pour cette raison qu'il quitta peu après, pour toujours, les Caraïbes? Toujours est-il qu'on le retrouve en 1710 toujours en lutte contre les Anglais. En 1711, il installe sa femme à Plaisance (Terre-Neuve). Port-Royal est tombé. Les acadiens et leurs alliés Micmacs sont postés autour de la ville, Morpain les ravitaille. Et il connaît alors sa première défaite: une frégate anglaise le capture et il est incarcéré à Saint-Jean. Fut-il libéré contre la promesse de ne pas reprendre les armes tant que durerait la guerre? On peut le penser car dès 1712 on le retrouve à Plaisance où il règle ses affaires, puis revient à Blaye où il passe l'année 1712-1713.

Ce retour au pays natal apparaît comme une véritable coupure entre deux étapes bien différentes de la vie de Morpain. Désormais, c'est dans la marine régulière, et muni d'un brevet officiel, qu'il continuera sa carrière.

L'intrépide corsaire devient bon militaire et grand marin

En 1713, le traité d'Utrecht consacrait la perte de l'Acadie et de Terre-Neuve. Entre la France et l'Angleterre, l'équilibre des forces se trouvait totalement modifié. Le gouvernement français en était bien conscient, qui prenait la décision un peu tardive de porter tous ses efforts au développement du seul territoire qui lui restait dans le golfe Saint-Laurent, l'île Royale, aujourd'hui Cap-Breton.

Rade du port de Louisbourg. Illustration d'époque

Le premier acte fut de construire une forteresse à un endroit stratégique, permettant la défense de l'entrée du golfe du Saint-Laurent, par conséquent, la protection de la Nouvelle-France, avec l'arrière pensée de préparer aussi un retour offensif pour la reconquête de l'Acadie. Les travaux commencèrent à Louisbourg en 1720, cependant que tout était mis en oeuvre pour attirer un fort courant d'immigration.

C'est dans l'île Royale que Morpain désirait revenir. Il postula, et en juin 1715, fut nommé capitaine de port. Il quitta la France l'année suivante à bord du navire la *Charente*, accompagné de sa femme et de trois domestiques. Pendant une trentaine d'années, par ses fonctions, il va être mêlé à toute l'histoire, assez décevante, de la colonie. Une bien triste réputation a été faite à ceux qui essayèrent de la développer. Est-elle entièrement méritée? Morpain, lui, n'a jamais donné prise à d'autres critiques que celles concernant son mauvais caractère. Est-il vrai qu'il avait un caractère vif, connu d'ailleurs de ceux qui l'avaient engagé? Ce caractère lui valut, deux ans à peine après son arrivée à Louisbourg, le 6 juin 1718, d'être attaqué par un soldat de la compagnie du sieur de Renon, le nommé «Bellegarde». Blessé, il tira aussitôt son épée et tua sur le champ son agresseur. Bien qu'en état de légitime défense, comme l'attestèrent les témoins, il lui fallut demander grâce auprès de la cour, grâce qui lui fut d'ailleurs accordée sans difficulté le 16 juillet 1719.

Et pourtant Morpain s'était déjà attiré une affaire qui avait entrainé un rapport contre lui, rapport circonstancié qui permet de discerner assez nettement les grands traits de son caractère. Huit mois avant le duel, en octobre 1717, il avait été chargé de piloter un navire transportant un détachement d'officiers et d'hommes de troupes depuis Louisbourg jusqu'à Pont-Toulouse, c'est-à-dire le long d'une côte particulièrement déchiquetée et sauvage, et qu'il ne connaissait pas. Pour ce voyage il avait été placé sous les ordres des officiers commandant le navire. Prévoyant un gros temps, il avait voulu s'opposer au départ, mais avait dû se soumettre aux ordres de ses supérieurs. Tout au long du voyage, sa mauvaise humeur le rendit parfaitement insupportable.

Il refusait d'indiquer le cap, clamait qu'il ne prenait aucune part de responsabilité dans ce qui pourrait arriver, triomphant presque lorsque la tempête se leva, et fit dériver le bateau, essayant alors de faire interrompre le voyage, affirmant ensuite qu'il connaissait les côtes, ce qui devait s'avérer inexact, refusant, une fois le navire arrivé malgré tout à bon port, de le faire entrer dans la rade, ce qu'il jugeait impossible et qui fut réalisé sans difficulté par le pilote local. Une fois à terre, il ne se calma pas, bien au contraire.

Le soir, il vint trouver les officiers et, d'un air indépendant, leur demanda «*s'ils n'avaient rien à mander à Louisbourg*» car il comptait repartir le lendemain. On lui rétorqua qu'il devait faire sortir le navire de la rade. Il refusa sous prétexte qu'il n'avait reçu d'ordre que pour le faire entrer. L'ordre lui fut alors donné «de par le Roi». «*Je ne le ressortirai ni de par le Roi, ni de par la Reine*»! Cette réponse lui valut d'être envoyé aux arrêts. «*Oui, je m'y en vais, mais nous nous retrouverons*».

Les lourdes responsabilités d'un capitaine de port

On devine au travers de cet épisode, les difficultés que Morpain dut avoir à passer de la vie libre et aventureuse d'un corsaire à une vie de relative subordination. Et sans doute y eut-il beaucoup d'autres conflits entre le capitaine du port et les officiers, car, en 1744, lorsque le commandant de la colonie demanda pour lui le grade de capitaine de brûlot, parmi les arguments mis en avant, la nécessité d'avoir le commandement sur les officiers qu'il pourrait convenir d'embarquer avec lui est cité en bonne place.

Cette charge de capitaine de port n'était pas une sinécure. Il était arrivé en 1716 avec des instructions précises. De sa fonction dépendaient tous les détails strictement maritimes concernant la marine à l'île Royale. Il avait à veiller à l'état des installations portuaires, à surveiller les constructions, à contrôler les matériaux achetés, l'équipememnt, l'armement des vais-

seaux, leur entretien. Et il était mal secondé. Les ouvriers des ateliers étaient peu nombreux et par leur paresse et la négligence de ceux qui les conduisaient, avaient pris de mauvaises habitudes. Il lui était enjoint d'user de la «vivacité dont il était capable et de l'exactitude nécessaire pour que le Roi ne soit pas aussi lésé qu'il l'a été jusqu'à présent».

De l'action de Morpain pendant trente ans, il reste quelques traces dans les archives, notamment le rapport qu'il fit en 1737 avec La Tour-Cruchon, sur les moyens de diminuer les risques de la navigation le long des côtes de l'île Scatari. Rendre la navigation plus sûre fut d'ailleurs une de ses préoccupations constantes. Après le naufrage du *Chameau*, le 25 août 1725, un des plus désastreux de toute l'histoire de Louisbourg, au cours duquel périrent 310 personnes et fut englouti un trésor de 710 000 livres en or destinées à la solde de la garnison, il chercha à en élucider les circonstances et les causes et en tirer la leçon. Plus tard, il enseigna la navigation aux jeunes marins de la colonie.

Malgré son caractère, il était apprécié. Lorsque le 1er janvier 1737, trouvant que ses appointements de 1 000 livres ne lui permettaient même pas de subsister, il demanda qu'on établisse à son profit un droit sur les bâtiments entrant dans le port, ou, à défaut, une augmentation, il est noté qu'il s'agit «*d'un très bon sujet qui mérite les grâces du Roy*». Elles se traduisent par une augmentation de 200 livres. Et, lorsque les menaces d'une nouvelle guerre se précisent, pensant qu'il aurait à y jouer un rôle actif, le commandant de la colonie obtint pour lui un grade qui lui donnait le pas, ou tout au moins le mettait sur un pied d'égalité avec les officiers embarqués avec lui. Il avait alors 58 ans, grand âge pour un marin au temps de la marine à voile, mais qui ne l'empêcha pas d'écrire les pages les plus glorieuses de sa carrière.

Le guerre reprend

C'est en mars 1744 que la paix fut à nouveau rompue entre les deux ennemis séculaires. Les Français s'imaginaient que les Acadiens n'attendaient qu'un signal pour se soulever contre les Anglais et ils s'empressèrent de lancer deux attaques, une contre le port de pêche de Canso, l'autre contre Port-Royal. Il semble que Morpain ait participé aux deux opérations. Elles n'eurent pas l'effet escompté. Les Acadiens, fidèles au serment prêté aux Anglais, ne prirent pas le relais.

Les hostilités avaient repris, ayant un navire à sa disposition, Morpain, comme au temps de sa jeunesse, se remit en chasse. Et il remporta des succès. Les chroniques du temps disent que beaucoup de marchands de la Nouvelle-Angleterre préférèrent rester dans les ports à partir du moment où ils eurent appris que le terrible Morpain avait repris du service actif. D'autant que celui-ci n'hésitait pas à aller jusque dans les eaux du Massachusetts pour s'attaquer aux vaisseaux marchands et aux navires de pêche anglais.

Glorieuses peut-être, au plan individuel, ses actions furent désastreuses par leurs conséquences. Elles exaspérèrent les Anglais et leur furent l'occasion de savoir combien était grande l'insuffisance du dispositif français. En effet, Joseph du Pont du Vivier, qui commandait à Canso, ramena avec lui à Louisbourg un certain nombre de prisonniers, puis les relâcha. Ceux-ci purent alors donner aux autorités de Boston des renseignements précis sur «*l'extrême faiblesse de la garnison française, 500 hommes seulement parmi lesquels 200 Suisses, mécontents de leur espèce d'esclavage et qui ne demanderaient pas mieux que d'avoir l'occasion de s'en tirer*». Et il est vrai qu'ils étaient alors en pleine mutinerie. Comme les Anglais, eux, étaient très armés, et bien préparés, en janvier 1745, ils votèrent l'expédition contre Louisbourg. Le message adressé à la chambre des représentants du Massachusetts dit bien que le danger que faisaient courir les raids de corsaires de Louisbourg pour s'attaquer aux marchands en était une des raisons majeures.

Un homme doué d'un grand sens militaire

Au cours des jours tragiques qui devaient se terminer par la chute de la citadelle, Morpain donna la mesure de ses qualités. Il fut le seul à faire preuve de sens militaire, d'autorité, de courage, d'esprit d'initiative. Son caractère devait le conduire, une fois de plus, à s'opposer violemment à ses supérieurs, et notamment au gouverneur du Chambon.

Celui-ci, conscient de la faiblesse numérique de ses troupes, de leur mauvais armement et incertain quant à leur conduite devant l'ennemi, s'en remettait pour la défense de la citadelle, à faire confiance à son caractère réputé imprenable.

Morpain, au contraire, aurait voulu que les troupes fussent utilisées pour empêcher l'assaillant de débarquer, ce qui ne semblait pas impossible. Il n'obtint que très incomplètement gain de cause. Il lui fut

La bataille de Louisbourg, 1745. Auteur inconnu. Archives nationales du Canada

permis, mais trop tardivement, de se mettre à la tête d'une cinquantaine de miliciens volontaires et d'accompagner un groupe de 24 soldats, envoyé sous le commandement du plus jeune officier de la garnison, qui était aussi le fils du gouverneur. Ils arrivèrent trop tard. Plusieurs centaines de soldats anglais avaient déjà débarqué. La forte disproportion numérique n'empêcha pas Morpain d'attaquer. Il se battit furieusement, mais ne put repousser les Anglais. Blessé, il réussit à se faire transporter à l'intérieur du port, grâce au dévouement de son esclave noir qui veillait sur lui, et, qu'en récompense, il libéra. Malgré sa blessure, il prit la tête des troupes encerclées et galvanisa les hommes par son courage et son exemple. Mais, c'est par milliers que les soldats attaquaient maintenant Louisbourg, qui ne pouvait tenir longtemps.

Après la chute de la citadelle, il regagna la France. En 1748, on retrouve ce diable d'homme participant à une campagne en Louisiane. En 1749, il hésitait à repartir pour Louisbourg que les fluctuations de la diplomatie et de la guerre venaient de rendre à la France, lorsqu'il mourut à Rochefort où repose son corps.

Les dernières images d'une fin de carrière

Un corsaire heureux, un fonctionnaire efficace mais au caractère difficile, un homme de guerre courageux, c'est presque un personnage d'image d'Épinal que nous avons évoqué; car les sources consultées, essentiellement les dossiers des ministères des Colonies et de la Marine, ont laissé dans l'ombre bien des périodes de sa vie et bien des aspects de sa personnalité, des aspects sans doute importants, peut-être même essentiels.

Bien peu de choses ont été retrrouvées concernant sa vie personnelle. Que savons-nous de Madame Morpain, «Madame la Capitainesse»? La pauvre femme, dont le début de la vie conjugale avait été si mouvementé, mourut jeune, le 22 septembre 1726, au terme de longues souffrances qu'elle supporta avec «*une entière résignation à la volonté du Seigneur*». Et sa fin fut si édifiante que le curé de Louisbourg crut bon d'en faire mention

sur le registre paroissial. C'est peut-être à cause d'elle que Morpain se fixa à l'île Royale. Et l'on aimerait préciser le rôle qu'ont pu jouer d'éventuelles influences familiales dans la carrière de celui-ci. Influences de sa belle-famille, vraisemblables.

Mais influences aussi de récits qu'il aurait pu entendre dans son enfance et qui lui auraient fait connaître, avant qu'il n'ait eu l'occasion de s'y rendre, cette Acadie qui avait suscité tant d'espoir d'enrichissement. En effet, sa famille maternelle était alliée à la famille Dumas, une famille de notables libournais, à l'époque où un de ses membres, Arnault Dumas, était directeur de la Compagnie de la Nouvelle-France. Il recevait chez lui ceux qui revenaient des côtes de l'Acadie et c'est même lui qui fit baptiser, à Libourne, le premier enfant né de sang européen en Amérique du Nord.

Il n'est pas interdit de penser qu'un demi-siècle plus tard le souvenir ne s'était pas perdu, dans la famille, de ce pays qui avait dû être au centre de bien des conversations passionnées. Car l'histoire de la Compagnie de la Nouvelle-France n'avait pas été simple...

La déportation

Au début de 1756, un correspondant anglais du *Mercure* de La Haye communique à sa revue une lettre de Halifax, pleine de «choses vues»: les régiments qui servent en Nouvelle-Écosse s'emploient à mettre les Acadiens dans des navires à destination des colonies britanniques; pour les mieux «extirper» – expression fréquente dans la documentation anglaise – «*on a brûlé & détruit leurs Maisons, leurs Granges, leurs Fermes, & leurs Villages; et leur Bétail a été chassé par milliers dans les Bois, où les prendra qui voudra. Ainsi, l'un des plus beaux Pays du Monde se trouve à présent ravagé & désert*».

En 1760, le *London Magazine* fait paraître une série d'articles sur l'histoire de la guerre. Ce récit mentionne en passant l'expulsion entreprise en 1755 et en donne cette explication: «*Car, comme c'étaient tous des papistes fanatiques, on ne jugea pas qu'on pût attendre d'eux la moindre fidélité tant qu'ils demeureraient aussi près de leurs compatriotes du Canada et du Cap-Breton*».

Dans la chronique qu'il mit en librairie au lendemain du conflit, le Révérend Entick raconte que Lawrence ne se borna point à «*poursuivre ces dangereux habitants l'épée et la torche à la main*», ravageant leur pays, brûlant leurs demeures et dispersant leurs troupeaux, mais estima qu'il était du service du roi de les «*transporter*» ailleurs, «*mesure fort louable*» dont l'exécution, toutefois, ne fut pas assez «*prudente*», puisqu'il les dispersa «*au milieu des rigueurs de la saison d'hiver, presque nus, sans argent et sans effets*»; ce ne fut pourtant pas là la plus grave imprudence du gouverneur: «*il ne les refoula pas assez loin...*»

Dans les deux mondes, la conscience britannique est tranquille.

Guy Frégault
La Guerre de la Conquête, 1975